

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. Rédacteur en chef.
 GNAFRON. Caissier.
 MADEON. Cordons bleus.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique
cascadeur, fâcheux et gouaillier; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir, Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
 Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. Rédacteur.
 GLAQUE-POSSE. id.
 JÉROME. id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

CINQUANTE-SIXIÈME

AUX GONES DE LYON

Z'enfants, faites pas attention si je sis pas ben figurable c'te semaine, c'est Gnafron que m'a poché un quinet en me faisant pêter la miaille. Y m'a débaroulé sus la carcasse, un de ces matins, comme une bardeire contre un verbeire; y riait, y gigaudait, y fesait de z'incarnos. Là dessus, sans ren dire, y m'arrape par le cotivet, y m'applatit sus son estome, y me cogne la margoulette sus le museau, je n'en étais tout esquinté et j'avais pas pus de souffle qu'un pillot... Ah! c'est qu'y serre, le gone, y n'a pas les abattis en molleton, et quand y vous fiche la pogne dessus c'est pas facile de s'en dépatrouiller. Enfin, je n'en sis venu à bout.

— Mais qué donc que t'as attrapé aujourd'hui? que je l'y dis.

— Ah! Chignol, qu'y me rebrique, réjouissons-nous! Et le velà que recommence, que me ragrasse, que me recogne le coquelichon, mais c'te fois y m'a enfoncé un chassis et cogné le picou si fort que je me sis mis à saigner comme un veau, et c'est pour ça, M'sieus, M'dames, que j'ai l'honneur de me bambanner en vote respectueuse assemblée avé z'un œil au beurre noir; mais faut pas que ça vous oflusque: c'est z'un malheur arrivé par assident ouisque la lichaison n'a pas fait de complicité.

N'empêche pas que je saignais, fallait voir; ça voulait pas s'arrêter: on m'a lavé le museau avé d'eau fraîche, on m'a fiché darnier le cotivet toute la boulique d'un serrurier, ça fesait pas pus qu'un article de Masque Grassis; gn'y a fallu aller chercher M'sieu Berne, vous savez ben, çui-là de médecine que vous a une dégaine infestueuse comme un juge et une perruque à la Dumas que se rebiffe tant que son chapeau peut pas l'y tenir sus la colloquinte. C'est z'un fameux, allez; y m'a d'abord z'aeu guéri: y m'a cogné dans le pif six pattes à relaver, quatre forchons, trois mouchoirs de poche, deux sarviettes et un drap de lit; ah! ça m'a coupé net la rigolle.

— Eh! ben, que je dis à Gnafron, est-ce que t'esses fou? arregarde donc comme te m'as arrangé.

— Comment, grand lâche, t'esses pas fier d'avoir varsé ton sanque en l'honneur de la civilisation triomphatrice?

— Hein?

— D'avoir teindu de ta fuchsine humanitoire l'étendard du Progrès?

— Plait-y?

— Et de la science diflamatoire des lumières?

— Mais, nom de nom! qué donc que te me bajaffles? Explique-toi donc, sapristi! qué qu'y n'est arrivé de nouveau que t'a détrancané la comprenette?

— Te ne sais pas? Te ne lis donc pas les journaux.... Devine voir.

— Ce n'est la paix qu'a z'éte sinée?

— C'te blague! une grande bique toute bancanne que durera pas tant que la tour Pltrat.

— Et ben, c'est les Autrechens qu'ont fiché les aiguilles des Prussiens dès de chez eusses, à coups d'épingles?

— Leur patron est ben trop panosse; y veut pas les laisser faire.

— Alorse c'est les canezards qu'ont remis en marches?

— Ah! ouit.

— L'uni et le courant qu'ont augmenté?

— Bétise!

— Le pain, le fricot et la lichaison qu'ont diminué?

— Je t'en flanque.

— Les regrattiers qu'ont tous été z'envoyés à Laracine?

— Plus souvent.

— Les cocottes que se sont converties, les cocodès qu'ont de l'esprit, le choléra qu'a z'éte aboli, les journaliseurs que font de colloques avé la Vérité, les filous que donnent leur démission, la guillotine qu'a z'éte mise aux équevilles, le z'épiciers que font bon poids, la m'man Justice qu'a pus d'ouvrage, les femmes que ne grognent pus, les z'ouches que sont longues comme de mats de cocagne, M'sieu Peladan qu'a assommé le guiable, le Mont-de-Piété que fait pus concurrence aux usuriers, les Prud'hommes que tiennent tati contre les gros négociants, la bande de Bourgneuf que s'est remontée, les ouvriers que sont pus feürcés de vivre sans reu faire comme de rentiers?

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

PORTRAITS DE FAMILLE.

M. Jules Favre.

Grand, sec, l'air semi-léroce, jamais content, toujours grincheux, tel est le portrait physique et presque moral de l'homme intelligent que la deuxième circonscription électorale de la ville de Lyon a envoyé siéger au Corps-Législatif.

S'il a l'air grognon, il faut lui pardonner, d'abord parce qu'au fond c'est un excellent homme et ensuite parce que, depuis 1830, il n'a cessé de mener de front le barreau et la vie politique et que la fréquentation assidue des assassins et des hommes d'état n'est pas faite pour adoucir les caractères.

Jules Favre a cinquante-sept ans; sa barbe, qu'il porte entière est presque blanche, et malgré sa figure irrégulière, lorsqu'il plaide ou qu'il prononce un discours passionné comme il lui arrive souvent, d'en faire à la Chambre, il est vraiment beau.

Né à Lyon, il a rarement habité sa ville natale; malgré certaines difficultés dans l'organe de la voix, il ne se destina pas moins au barreau, et il acheva son droit en 1830. A peine avait-il le droit de porter la toge, qu'il commença à se lancer dans la vie publique. Le premier acte politique de notre compatriote fut une lettre qu'il adressa, le 29 juillet 1830, au journal le *National*, et où

il demandait « simplement » l'abolition de la royauté et l'établissement d'une Constituante.

Après avoir ainsi carrément manifesté ses opinions, Jules Favre revint à Lyon, où il prit une position considérable dans le barreau; il y resta jusqu'en 1836, où il alla se faire inscrire comme avocat à Paris, après avoir pris la défense des accusés d'Avril devant la Cour des Pairs; c'est à ce sujet qu'il prononça la fameuse plaidoirie commençant par ces mots: « Je suis républicain!... »

A partir de 1848, Jules Favre devint un homme important; secrétaire général du Ministère de l'Intérieur, il occupa cette position délicate jusqu'au moment où le département de la Loire l'envoya à l'Assemblée-Législative.

L'énumération de ses travaux pendant les quatre années suivantes, rentre dans le domaine des journaux politiques et dépasse les limites des portraits de *Guignol*.

Le 2 décembre fit rentrer Jules Favre dans la vie privée.

Député de Paris en 1858, il devint le chef des Cinq, et lutta courageusement à la tête de cette petite phalange de l'Opposition au Corps-Législatif. Les Lyonnais reconnaissants, le renvoyèrent en 1863, représenter ses compatriotes par dix mille neuf cents trente-sept voix.

Son compétiteur fut, on s'en souvient, M. Laforest, ancien maire de la ville en 1848, que de nombreux antécédents bonapartistes recommandaient au choix de l'Administration.

Au mois d'août 1860, Jules Favre a été nommé batonnier de l'Ordre des avocats de Paris; — il a été réélu en 1861.

Comme avocat, Jules Favre est un homme d'un immense talent; passionné, ardent, il plaide une affaire à

tous les points de vue, et s'il se laisse parfois emporter par son éloquence, il n'oublie jamais sa réputation politique, et sait glisser quelque aphorisme républicain entre deux phrases, au sujet d'un mur mitoyen.

Il a perdu beaucoup de procès, mais sa réputation n'en a pas souffert, et il passe encore aujourd'hui, avec raison pour l'un de nos meilleurs avocats.

En fait de littérature, le député lyonnais n'a guère publié que ses plaidoiries et quelques brochures politiques: *De la Coalition des chefs d'ateliers de Lyon* (Lyon, 1833), *La liberté de la Presse* (1849). Ces dernières années, il s'est lancé dans un genre plus léger, et les petites feuilles parisiennes ont raconté les soirées données chez lui, et où l'on jouait des proverbes de sa composition.

Dans une de ces soirées, M. Jules Favre, laissa circuler un programme dans lequel, il était traité avec tant de ménagements, que sa modestie — s'il en a — dut cruellement souffrir.

S'il a réclamé, sa protestation n'a pas été publiée.

Malgré ce petit travers, Jules Favre n'en est pas moins un des types curieux du monde politique actuel: Sans autre appui que ses relations et son éloquence, il est arrivé à occuper une des premières places parmi les orateurs français. Aujourd'hui, revenu de quelques entraînements de jeunesse, et rompant avec la démocratie autoritaire, pour devenir l'un des flambeaux de la démocratie libérale; il est parvenu au plus haut degré de sa réputation.

Les avocats de Paris viennent de consacrer une fois de plus cette réputation en nommant Jules Favre, cette semaine, le premier après Berryer, membre du Conseil de l'Ordre.

— Ah ! c'est ben une aute affaire que tout ça.

— Et ben, quoi donc ?

— C'est le cable transatlantique qu'a z'été finalement posé.

— Qué que c'est que c'te manigance de chable franc-à-la-trique ?

— Le cable transatlantique, imb'cile, c'est une ficelle en fil de fer pour faire le joignement de l'Urope avé la mère-Ique.

— Et pis après ?

— Et ben ! comme ça qu'on saura tout ce qu'elle fera dans son ménage, c'te gaillarde, pace qu'elle pourra pas tant seulement branler sans faire sigogner la ficelle et qu'alors ça dira toutes les nouvelles quasiment aussi vite que le Progrès. Te comprends ?

— C'est ça que te fait faire tant de z'incamos et que t'esses si content ? Qué donc que t'y gagnes à apincher les nouvelles ?

— Je sais pas moi ; mais pisque tout le monde dise que c'est si canant.

— Oh ! grande bugne, va. Te vois donc pas que ces manicles c'est pour les gros que tirent de plans de commerce, mais que ça signifie rien pour nous autres, au contraire que ça fera baisser les façons et que la fabrique filera encore pus vite chez les étrangers que la tirepillent à eusses avé toutes ces ficelles. Et c'est pour ça que te m'as cogné le picou et poché l'œil ! es-tu bête !

— Et ben oui, z'enfants, velà ben comme y sont, le pauve monde ; on leur z'y fait cabosser le casaquin entre eusses pour de z'affaires qui les arrgardent pas ; pis après quand c'est ben manigancé, c'est z'encore eusses que paient la frigousse et les bargeois que chiquent le rôti. Ça a toujours marché comme ça depuis que le monde est monde. Mais, nom d'un rat ! c'est pas une raison pour s'en faire peter la basanne de rire.

Quèque ça me fiche à moi toutes ces nouvelles ; n'y en a ben assez que nous tarabustent la cervelle dans les journaux d'ici, sans en aller décapiller de l'autre côté de l'eau. Nous serons ben avancés quand y nous chanterons que n'y a là-bas de fièvres et de medecins, de z'assassinements en détail par les voleurs, et en gros par les bargeois à sautetils, de z'incendies et de z'inondations, de tremblements de terre, de vorcans, de noyades, de pendaisons, de guillotinements, de raffinements, de muselières et d'emboconnements pour les caniches et pour les braves gens. Ah ! bonnes gens ; comme si nous n'avions pas assez d'apincher toutes les misères que nous débaroulent sus nos pauvres carcasses, sans nous démarcouler par rapport à ceux-là de cagnes que nous connaissons pas.

Du temps de nos grands, on se saraboulait pas tant le casaquin, y fesient tranquillement leur quatre repas sans se faire tant de z'émotions, et y pionciant à toute erreinte sans que de chauchevillé leur z'y viennent piautrer l'embuni et estringoler la corngole ; aussi qu'y vivent ben plus longtemps en se fesant tout plein de bosses.

Mais maintenant c'est la mode de se faire de mal, et quand on peut pas grafiner les autres, on s'amuse à écouter tous les embêtements que les petafinent, et quand n'y en a pas de vrais, y sont une tapée de griffardins que n'imaginent toutes sortes de canailleries, de malices, de déchicottements et de tourmentations qui mettent z'en imprimaisons dans les journaux ou ben sus des thiaïtres pour donner la favette au monde. Avé ça aussi que tout le monde veut marcher à la vapeur et à la trique, y semble que le temps va leur z'y manquer : y s'ablagent de tarabustements et d'ouvrage jusqu'à ce qu'y n'en crévent et les autres aussi.

C'est-y pas vrai, les gones ? Tous ces négociants que veulent faire fortune en dix ans, y rognent sus les journées des ouvriers, sus la soie, sus l'étoffe, et y font tant qu'y laissent aux pauvres canezards que les z'œils pour pleurer, et qu'y ven-

dent ren que de saloperies que font honte à la fabrique lyonnaise. Et arregardez donc encore ce M'sieu Bisquemal, un gone que voulait grimpo-ter sus le cabelot des honneurs, què qu'y n'a fait ? y n'a fait assommer des grosses de pauvres mamis que valient mieux que lui, et que ly avioient rien fait, arrimay, et tant que tout le pays de là-bas qu'était ben canant, à ce qu'on dit, n'est maintenant rien qu'un grand cemitière de la Madeleine où y pourrissent en cuchon, que les fièvres et le choléra emboconnent ceusses qui restent ; mais faut ben espérer qu'y le portera pas en Paradis, le vilain masque.

Enfin, c'est pour vous dire, les gones, qui faut pas vous laisser embarlificoter par ces histoires de nouvelles à la trique, que faut pas vouloir baffrer si vite comme de z'avanglés et pas trimballer vote existence en chemin de fer. Qué que ça vous sert tout ça ? vous n'en tombez à bouchon dans de fosses à digestion, le chelu de vos jours n'est plus ren qu'une tisonnasse que flambotte rien qu'une soirée à feurce de n'y souffler dessus ; et pis si vous voulez tout faire aller à la vapeur, velà la Camarde, elle aussi, que monte en wagon et que va vous arquepinsier à la première estation de ce voyage de votre vie, et vous envoie loger à l'auberge de St-Gravier.

GUIGNOL.

UN CONSEIL DE FAMILLE

Turlurette, la bonne fille,
Que la Closerie applaudit,
Assemble en conseil de famille
Sa mère et son frère, et leur dit :

« Je suis lasse de cette vie
Dont je fus si fière un moment,
Et, parmi les femmes, j'envie
Celles qui vivent autrement !

« Ce n'est pas dans le sang, j'en doute !
Ma chère maman, qu'en dis-tu ?
Et pourtant j'ai, quand je m'écoute,
Des vellétés de vertu !

« Je suis lasse, lasse, vous dis-je,
D'attirer sur mes lourds chignons,
Comme si c'était un prodige,
L'admiration des lorgnons !

« Je suis lasse des imprudences
Qu'on commet dans le fin salon,
Et du succès douteux des danses
Que finit l'autre violon.

« Et mon cœur est plein d'amertume
Quand j'ai des hommes emprunté,
La nuit, en outre du costume,
L'errante curiosité.

« Au quadrille, pour que l'on rie,
D'un vif cancan j'ai fait l'abus ;
Mais ce n'est pas la galerie
Qui se sent les mollets fourbus.

« Il faut qu'enfin tout cela change !
Ne croyez pas, en vérité,
Que je veuille devenir ange
Ni même sœur de charité !

« Ma position est trop triste !
Vous savez combien peu ça rend,
Je désirerais être artiste
Ou maîtresse de restaurant.

« Les hommes donnent trop de peine,
Franchement, quand même à ce jeu
On eût toujours de la veine,
Comment ça finit-il, mon Dieu !

« Croyez-moi, la vie est amère !... »
Et le frère, tout interdit,
Dit tristement : « Réponds-lui, mère ! »
Et la mère ainsi répondit :

« Tu sais bien, ma très-chère fille,
Que j'ignore ce que tu fais.
Mon affaire, dans la famille,
C'est de nettoyer les buffets.

« Tu crois que le sort t'est contraire
Agis, si tu veux, autrement.
Mais n'abandonne pas ton frère,
Ne désole pas ta maman ! »

Le frère, prenant la parole
Avec un ton plein de douceur,
Dit : « Je crois que tu deviens folle !
Ne m'aimes-tu donc plus, ma sœur ?

« Ici je connais tant de monde !
Qu'as-tu donc à désespérer ?
Ton frère t'aime et te seconde ;
Méchant ! tu le fais pleurer !

« Je suis jeune, et la mère est veuve.
Agis donc mieux à notre égard.
Je te serai, dans toute épreuve,
Fidèle comme un Saint-Bernard ! »

BELETTE.

CHRONIQUE DE GUERRE.

Francfort, le 29 juillet 1866.

MON CHER RÉDACTEUR EN CHEF,

Si d'aventure on vous demande l'adresse d'un homme misérable, vous pouvez envoyer sans crainte à l'hôtel du Mein, rue des Villes-Libres, numéro 37. — Il n'y a qu'à grimper cinq étages, à pénétrer dans un corridor sur lequel ouvrent une douzaine de portes en sapin blanc, et à cogner à celle où est charbonné le chiffre six.

Là on trouvera votre serviteur, vêtu d'habits dont l'envers ne se distingue plus de l'endroit, et logé dans une sorte de galetas où on entrepose d'ordinaire les caisses, les vieilles malles et les bois de lit hors d'usage ; — on peut retourner mes poches pendant plusieurs heures, sans découvrir plus de soixante-quinze centimes.

C'est là tout ce qui me reste des sommes folles que j'avais emportées à mon départ ; et le pis est que je ne peux même pas vous dire de m'envoyer de nouveaux bank-notes, car par les Prussiens qui courent, il ne faut pas songer à faire promener l'argent.

Ah ! misère de moi ! — quel fameux général de grands chemins que ce Manteuffel, et quels habiles gaillards pour dévaliser un homme que ces Prussiens.

Figurez-vous que le jour de leur entrée à Francfort, ils ont envahi les maisons et les hôtels de la façon dont *Rafaël Garuci*, de Musset, arrive à l'auberge de *Palforio*.

— Allons, ouvre, manant, tripier, sac à boyaux !
Dépêche, sac à vin : voyons démène-toi !
Vite, va mettre à l'air ta marmitonnerie !
Donne-nous ton meilleur vin et ta plus jolie
Servante ! Embroche tous tes oisons, tes poulets,
Tes veaux, tes chiens, tes chats, ta femme et tes valets !

Comme de juste, il m'a fallu déguerpir de la chambre à peu près confortable où je reposais ma tête, — et me réfugier dans les combles, d'où je vous écris mes infortunes.

Cependant, le croiriez-vous, au milieu de la désolation générale qui règne par la ville, il s'est trouvé des gens assez habiles et assez fertiles en expédients pour tirer quelque profit de la situation misérable où sont les Francfortois.

Je veux parler de la société des Femmes éplorées réunies.

Expliquons-nous :

Deux hommes se sont rencontrés qui ayant lu, je ne sais où, que les tyrans se laissent quelquefois attendrir par les larmes du sexe faible, — ont eu l'ingénieuse idée de prendre à gages une quarantaine de femmes sensibles, qui iraient inonder de pleurs les pieds de Manteuffel, pour le compte de leurs concitoyens, et moyennant un prix débattu.

Il y a divers tarifs, selon l'importance de la somme qu'on espère sauver et le degré d'attendrissement à obtenir. Ainsi les sujets les plus recherchés sont ceux avec enfants, les moins chers sont les veuves ; il existe toujours chez ces dernières un vieux fond de gaieté difficile à surmonter.

Maintenant on ne garantit pas le succès, c'est une question de chance, témoin ce qui m'est advenu :

Désireux de soustraire à la rapacité des Prussiens une certaine d'écus qui me restaient en poche, j'allai quérir une femme éplorée qui plaidât ma cause avec une émotion suffisante.

La Société m'en délivra une, appelée Greschen naturellement, remplie de bonne volonté comme vous l'allez voir, mais d'une beauté assez incertaine pour m'inspirer des doutes sérieux sur le succès de mon entreprise.

Dans tous les cas, il n'était plus temps de reculer, et après une grande heure d'attente au quartier général, nous fûmes introduits auprès de Manteuffel.

Ce dernier était en train de deviser avec son premier aide-de-camp, qui paraissait lui faire de respectueuses remontrances sur sa mansuétude et sa générosité, à l'endroit des vaincus.

Le général souriait dans sa barbe, d'un air modeste, et nous étions là depuis environ vingt-cinq minutes quand il daigna lever les yeux sur nous.

Juste à ce moment, Greschen qui n'attendait que l'occasion, alla se précipiter à deux genoux devant ses bottes, en criant d'une voix aigüe qu'entrecoupaient des sanglots :

— Excellence, vous voyez à vos pieds une infortunée mère de dix-huit enfants !

Dix-huit ! reprit le général, pourquoi ne les as-tu pas amenés.

— C'est impossible, Excellence, — ils sont en bas-âge !

Cette réponse maladroite jeta un froid, et Manteuffel ne parut pas se laisser empoigner.

Greschen, qui n'était pas trop sotte, s'en aperçut et pour y remédier, elle imagina de s'élancer dans mes bras et de voiler sa tête dans mon sein.

Comme je représentais son mari, tout cela n'avait rien de très-naturel, et l'idée en elle-même n'était pas trop mauvaise, seulement ma compagne avait eu le tort grave de ne pas me prévenir, et le coup de théâtre rata complètement.

En effet, lorsque plongé dans un abattement profond, je vis ma malheureuse épouse se précipiter vers moi les bras étendus et les traits contractés par une douleur d'occasion, je ne fus pas maître de ma première impression, et j'eus la sottise de repousser Greschen, en m'écriant étourdiment :

— Ah ! pardon, pardon, ça, ce n'était pas dans le programme !

Vous jugez du tableau : Manteuffel furieux d'être joué, voulait me trancher la tête incontinent ; cependant, revenu à des sentiments moins féroces, il se borna à vider mes poches au profit du roi de Prusse.

Grâce à une bien heureuse doublure déchirée, j'ai pu conserver quelque menue monnaie qui m'a permis de vivre jusqu'à présent d'une façon très-modeste.

Mais aujourd'hui qu'il ne me reste que soixante-quinze centimes, ainsi que je vous le disais en commençant, je vais chercher quelque rivage plus hospitalier, où il soit possible de recevoir des lettres chargées.

— A bientôt ma nouvelle adresse.

— Votre malheureux chroniqueur,

ROB-ROY.

Avis-Guignol.

Les marchandes de l'un des passages de Lyon sont priées de ne pas prendre la pratique au collet comme elles le font. Ces manières usitées au Département sont inconvenantes pour des maisons qui se respectent.

La brasserie de Ferraché dont un des employés fait sa toilette au milieu des consommateurs, est avertie que le peigne de ce monsieur est d'une perspective désagréable et pourrait éloigner les clients.

Le militaire qui fait ses ablutions sur le cours Vitton au vu et su de tout le quartier, est prié d'aller à la Belle-Jardinière acheter une feuille de vigne en zinc qui lui permette de moins scandaliser ses voisines.

ÉTUDES SUR LE NU

Sculpteurs au bain.

(La scène se passe aux bains Marmet. Les personnages ont le costume propre à ce lieu, c'est-à-dire un simple caleçon.)

M. Guillaume BONNET. — L'homme est, à ce qu'il me paraît, moins chaste que ses œuvres. Pourquoi ce caleçon ? Le nu est acceptable, nécessaire en art, et je ne puis faire ici que des études incomplètes. Les premiers hommes ne se recouvraient que de feuilles de vigne...

M. BONNAIRE. — Pardon, maître, je crois bien que c'était du lierre.

M. BONNET. — Mon ami, vous confondez avec l'Homme-de-la-Roche !

M. FABISCH sortant de l'onde. — Que faites-vous donc là, Bonnet, que vous êtes encore sec et vierge de cette onde bienfaisante ?

M. BONNET. — J'étudie ! j'étudie les muscles, le mouvement des corps.

M. CLAUZE. — Et vous ne pouviez pas envoyer quelqu'un !

M. BONNET. — Je viens moi-même ! je suis las, mais je viens !

M. MOREL. — Il est vrai que toute la journée on vous voit par les rues ; mais ces jours-ci, depuis longtemps même, vous êtes surchargé, dans ces courses quotidiennes, d'un fardeau que je ne m'explique pas.

M. BONNET. — C'est cette fameuse petite statue ! je me promène partout, lui cherchant une place, et je n'en trouve pas, même au cimetière !

M. CUBIZOLE. — C'est triste ! tout est triste !

M. BONNASSIEUX. — J'ai toujours accusé le sort. J'ai été refusé à l'Institut, je l'avoue ici, n'ayant rien sur la conscience ; mais je rendrai toujours grâce à Bonnet de m'avoir vaincu dans ce concours...

M. FABISCH. — Sapristi, Bonnassieux, taisez-vous ! et vous, Cubizole, remontez votre caleçon !

M. CUBIZOLE. — Tout est triste ! moi, je cherche mon armée ! où sont mes soldats ?

M. MOREL. — Ah oui, ceux qui décoraient le monument de Castellane... Quels magots !

M. COURTET prenant Morel à part. — Ne pourriez-vous

pas m'obtenir la place de suppléant à la Martinière ? Vous seriez bien content de moi !

M. MOREL. — Je sais bien que vous êtes sans torts ; mais cette place n'est pas vacante, il n'y en a jamais à côté du gros personnage qui l'occupe. — Monsieur Textor !

M. FABISCH. — Je tiens à vous faire remarquer, chers Messieurs, combien notre art est beau, en outre du bon accord qui y règne. Il n'appartient qu'à nous, sculpteurs, de nous reconnaître ainsi, à première vue et sans peine, même n'ayant pas de vêtements...

MM. ROUBAUD frères. — Moi, je reconnais les têtes !

M. FABISCH. — Roubaud frères, fais des bustes, et, sacristi, tais-toi ! Je veux être vierge de toute observation.

MM. ROUBAUD frères. — J'en ai fait deux en pied sur le fronton du théâtre qui valent bien vos statues !

M. FABISCH. — Sacrebleu ! as-tu fait des vierges ?

M. MOREL. — Mais que disiez-vous donc tout-à-l'heure, monsieur Bonnassieux, que vous aviez été refusé à l'Institut. Vous avez été élu à la séance du 28 juillet...

M. BONNASSIEUX. — Bah ! ce n'est pas possible !

M. MOREL. — Lisez les journaux !

M. BONNASSIEUX. — Adieu ! je vais l'annoncer.

M. BONNET, songeant à dominer la situation, disparaît un moment.

M. PÉRIER. — S'il s'agit de vierges, me voilà ! C'est moi qui ai fait la plus belle, la vierge noire, en pierre de Volvic !

M. CLAUZE. — Une pierre très-remarquable !

M. BONNASSIEUX. — Périer, je nie ! N'ai-je pas fait celle du Puy-en-Velay ? Elle est plus haute que toutes les autres ! celle de Fabisch n'est rien à côté. Elle m'a donné beaucoup de peine. Voilà, je l'espère, toute la vérité...

M. MOREL. — Qui sort du Puy ?

M. BONNET reparait, amplement et triomphalement recouvert d'un peignoir de l'établissement.

M. FABISCH. — Mais, Bonnet, vous ne vous êtes pas baigné, pourquoi ce peignoir ?

M. BONNET. — C'est mon système !

M. CUBIZOLE. — C'est triste ! tout est triste !

M. BONNASSIEUX. — Comment diable vous drapez-vous donc ? Ce n'est pas dans les règles ! Qu'est-ce que ces plis-là, mon Dieu ?

M. BONNET. — Fabisch, je vous en prie, ne me drapez pas en vierge !

(Tous s'occupent à draper le peignoir de M. Bonnet, et tout-à-coup on s'aperçoit qu'il y a mis un ruban rouge.)

M. FABISCH. — Ah ! monsieur Bonnet, monsieur Bonnet !

(En saluant et en se prosternant, il arrive à reculer jusqu'au bord de l'eau où il fait un plongeon la tête la dernière. M. Clauze s'élance pour le sauver...)

M. BOUCHAUDY l'arrêtant. — Monsieur, pensez à moi, laissez-le faire ! je suis sculpteur aussi, sur le chemin de Loyasse, je lui ferai un mausolée !

L'ÉBAUCHOIR

BIBLIOGRAPHIE GUIGNOL.

(AFFAIRE VRAIMENT SOTTE.)

Sous le titre suivant : AFFAIRE CLÉMENCEAU, mémoire de l'accusé, — M. Alexandre Dumas fils vient de publier un livre piquant qui fait presque autant de bruit que le fusil à aiguille et qui coûte 6 francs en librairie. Comme je suppose que bon nombre de lecteurs du Guignol aiment mieux employer six francs à solder le mémoire d'un de leurs fournisseurs que celui d'un accusé, tant Clémenceau

soit-il, je vais leur donner ici — *gratis pro Deo* — une analyse succincte de cette œuvre admirable

Homme forme, mais vraiment sotte dans le fonds. Attention. — Ne bougeons plus : N'était sa mère, qui lui a donné le jour, le jeune Pierre Clémenceau — en dépit de Bridoison qui prétend qu'on est toujours le fils de quelqu'un, — le jeune Pierre, dis-je, ne serait le fils de personne; car, pour ce qui est de son père, ni vu, ni connu, je t'embrouille.

Maman Clémenceau, qui est couturière et ambitieuse, place son rejeton dans un collège aristocratique où il ne tarde pas à être rejeté de la société de ses camarades, qui l'accablent en outre d'incensants quolibets sur sa parenté réduite à sa plus simple expression. Quelques rhétoriciens l'appellent le Fils de la nuit. — Pierre qui ne veut pas se laisser impunément blaguer, proteste *unguibus et rostro*; il reste bâtard, mais les autres sont battus.

Pour se consoler de l'isolement dans lequel on le laisse, le jeune Clémenceau ébauche avec de la mie de pain le buste de ses professeurs; un sculpteur de talent, nommé Ritz, épaté des merveilleuses dispositions artistiques de notre jeune homme, le prend dans son atelier où ce Phidias en herbe fait des progrès rapides à en rendre jalouses la presse de la maison Chanoine.

Un jour Pierre Clémenceau ayant modelé devant son professeur une admirable statue de la *déesse du bœuf gras*, M. Ritz, convaincu que son élève — désormais passé maître — vient de doter la France d'une nouvelle Vénus de Milo, s'écrie : « Tu es Marcellus et Ritz. »

L'année suivante, le chef-d'œuvre de Pierre, en marbre, figure au salon, et notre héros est médaillé. Il se lance dès-lors dans le monde où il ne tarde pas à rencontrer les dames Dombrowska; la mère est une maritorne à tartan, et la fille, nommée Iza, un ange de quinze ans qui brûle de jeter ses ailes par-dessus les moulins.

Pierre trouve naturellement Iza belle, tellement belle qu'il en tombe éperdument amoureux et veut l'épouser; mais cela ne fait pas le compte de la mère Dombrowska qui rêve un boyard pour sa fille, et l'emmène en Russie où ces Dames demeurent pendant cinquante pages, à la suite desquelles Alexandre Dumas fils les fait rentrer en France où la belle Iza ne tarde pas à se conjoindre avec Pierre Clémenceau, que nous appellerons désormais Pierre Vraimensot.

La description de la lune de miel des nouveaux époux, — lune qui, pour Pierre, devait si vite dégénérer en croissant, — est admirable; la scène des *bêches* surtout. Iza prend devant son mari un bain froid, dans un lac autre que celui de Lamartine; Pierre qui l'aime en sot, craignant qu'elle s'enrhume à sa sortie du sein des ondes, lui crie : « Prends garde à ton corps Iza. » Celle-ci s'enveloppe aussitôt dans une phrase de quinze lignes et avale une écuelle de lait; cet épisode, *lait*, à part, est, je le répète, réellement beau.

Ici, survient le nommé Serge, un gandin russe que sa famille, au grand désespoir de maman Dombrowska, n'a point voulu laisser marier avec Iza, et qui a quitté les bords du Don pour revoir celle qu'il adore. Ledit Serge, désireux d'augmenter le nombre de ses *serfs*, gratifie d'un magnifique bois le front de Vraimensot; celui-ci, au lieu de remercier le Cosaque du don qu'il lui a fait, le provoque, et en homme très-outré le perfore d'outré en outre. Après quoi, voyant bien de quoi il retourne, il s'écrie mentalement : *Tu quoque*, — ce qui signifie *Tu es co...* — et il va le dire à Rome.

Iza qui, avant le départ de son mari, n'était encore que coquette, — devient alors franchement *cocotte*; ce n'est pas dans le nez que ça la chatouille. — Pierre ayant appris la toquade de sa moitié pour les chevaux entiers, quitte la ville éternelle et tombant un beau matin comme une bombe chez sa femme, il s'écrie en entrant : *Ous qu'est mon fusil?* — Mais, répond Iza sans se troubler, je l'ai envoyé chez la mercière pour y faire mettre une aiguille.

Laissons le fusil à Pierre se transformer en fusil à aiguille, et poursuivons notre récit. — Qu'as-tu donc, mon chéri, ajoute l'épouse adultera?

Rien, répond Vraimensot, c'est dans le nez que ça me chatouille. moi! — Hein? gratte-toi donc, fait Iza. — Ingrate toi-même, pense Pierre, — et il ajoute tout haut : Iza, m'aime-tu? — Oh oui! va, répond la dame en minaudant. — Ils entrent alors dans la chambre *nuptiale*. — Jetons vite un drap de lit sur ce qui se passa jusqu'à une heure du matin, moment où Pierre s'étant dressé sur son séant, plongeait une magnifique paire de mouchettes dans le sein de sa femme endormie, qu'il plongeait ainsi dans le sein de l'éternité. — Ainsi soit-il.

MORALITÉ.

Pierre Vraimensot s'est fait une mauvaise affaire. — Quant à Alexandre Dumas fils qui l'a raconté au public et dont le livre en est déjà à sa troisième édition, il a, pécuniairement parlant du moins, fait une affaire excellente.

BOUFFON.

PETIT

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

C

Cocodète. — Mammifère charmant de l'ordre des Dames-comme-il-faut, — tribu des Evaporées et des Inconséquentes, — famille des Benoîtins.

Moralité à part, les cocodètes sont la photographie vivante des cocottes, avec lesquelles elles seraient au désespoir qu'on les confondit, et dont elles s'acharnent à copier non-seulement les toilettes et les équipages, mais aussi le *chic* et le *chien*.

Cocotte. — Espèce de volatile de proie, de la grande famille des Lorettes.

Quand Nadar était étudiant, nos modernes hétaires (comme dirait Joseph Prud'homme), étaient encore désignées sous le nom de *Biches*. Un jour le futur propagateur du *droit au vol* se dit que ces phrynes de la décadence ayant des mœurs *plus légères que l'air*, ce n'était point parmi les quadrupèdes, même les plus véloces, qu'il fallait les classer, mais bien parmi les oiseaux; en conséquence et de son autorité privée, il les baptisa à nouveau, et leur donna le nom de ces alérions en papier qui font la joie des écoliers et le désespoir des magisters.

Quelques étymologistes refusent à Nadar, son titre de parrain, *in partibus*, de nos petites dames, et prétendent que le nom de cocottes, vient à celles-ci, de ce que quelqu'un ayant un jour demandé à plusieurs d'entr'elles si elles croyaient à l'évification de la côte d'Adam, elles répondirent aussitôt : — Nous ne croyons qu'aux cotes de la rente.

La première version nous paraît de beaucoup la meilleure. *Ergo*. — La cocotte est un volatile en papier peint, trop peint, — de l'ordre des Voraces et des Rapaces, — familles des Lorettes, — tribu de celles qui ne livrent leurs charmes, qu'à qui leur en paie un fort tribut en espèces. En leur qualité d'oiseaux, les cocottes volent souvent — ou plutôt ce sont leurs clients qui sont volés; ils s'imaginent parfois avoir fait la conquête d'une nouvelle Astarte, et quand ils vont pour l'embrasser :

Leur bouche en feu rencontre un infect assemblage
De blanc et de carmin, habile maquillage,
Sous lequel se dérobe un faciès affreux,
Que rides et boutons se disputent entr'eux.

Il y a trente-six espèces différentes de cocottes; leur classification complète se trouve dans un des premiers numéros du *Guignol*.

Nous avons dit que les cocottes étaient très-voraces; elles se nourrissent surtout de pigeons et de serins; les espèces qu'elles préfèrent sont : les quart d'agent de change, les boyards, les fils de famille, etc. Elles daignent quelquefois tater du cocodès, mais simplement à titre de hors-d'œuvre, et dans ce cas elles tiennent le hors-d'œuvre jusqu'au dernier *radis*.

BOUFFON

(A suivre.)

THEATRE.

Grand-Théâtre. — Les trois représentations que les débris de la troupe des Bouffes ont données au Grand-Théâtre ont été aussi fructueuses pour ces artistes que pour le directeur.

Les recettes ont atteint des proportions fabuleuses : les trois premiers jours elles ont dépassé 4,000 francs.

Cependant, plusieurs artistes de la troupe parisienne sont déjà partis, et, il faut l'avouer, la scène du Grand-Théâtre est trop vaste pour les pièces de la petite scène du passage Choiseuil.

A la représentation d'*Orphée*, nous avons été surpris d'entendre des *chut* énergiques s'élever du parterre après le cauchemar final des Dieux d'une Olympe en goquette; c'était tout bonnement ridicule, car les spectateurs qui venaient entendre *Orphée aux Enfers* ne supposaient pas devoir assister à un couronnement de rosière, et, du reste, *Orphée* était déjà connu à Lyon.

Nous n'avons aucune nouvelle du Théâtre des Variétés.

Célestins. — En attendant la reprise de la *Belle Hélène* et la création de *Barbe Bleue* qui va également se jouer à Bordeaux avec Mlle Schneider, M. D'Herblay a déterré une vieille pièce qui porte pour titre : *Douglas le Vampire*.

S'il reste à Lyon des vainqueurs de juillet 1830, ils vont se presser aux représentations de ce brave *Vampire* dont le titre leur rappellera leur adolescence.

On ne saurait donner trop d'éloges à M. D'Herblay qui soigne ainsi les plaisirs de ses spectateurs de tous les âges.

La *Belle Hélène* pour les jeunes, ce antique *Vampire* pour les papas, *Malvina* ou *L'Auberge des Abruzzes* pour les vieux, et le *Père Coquard* pour les enfants, ce sera un théâtre complet et à la portée de toutes les intelligences.

Après tout, si le succès justifie les efforts de M. D'Herblay, ce sera une preuve que le public sait les comprendre.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Boyer — Merci. Compte sur l'appui, du reste le type passera. *Chevalier de la Cracelle*. — Il est parti, ce serait trop tard maintenant. — Espérez pour le reste, mais le comité n'a encore rien décidé.

P. de Pierre — Zoologie signifie histoire des animaux, ce n'est pas flatteur pour tes collègues, cependant on y pensera.

Désiré Pihuit — Trop renouvelé de feu Dupin.

Polar Phénomène — Vous devriez bien savoir qu'il nous faut des renseignements précis, nous ne sommes pas une feuille d'affiches.

Jacques Pipelait — C'était un sujet un peu mince pour en faire un article.

Ami de Guignol — Vous vous plaignez, mais notre journal ne serait pas assez grand pour mettre le nom de tous vos confrères.

Tournaïfoux — On ira vérifier et alors on tapera.

Tagocnet — Trop long comme discours, trop court comme détails. Vos renseignements nous serviront cependant plus tard.

Lampe à quinquina — Nous ne les aimons pas parce que nous sommes Français, et puis le synonyme de leur nom est si laid.

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LARABINE, COURS LAFAYETTE, 5